

Les vicaires du préjugé

François Tétreau

Numéro 72, printemps 1997

La critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14782ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tétreau, F. (1997). Les vicaires du préjugé. *Moebius*, (72), 15–19.

FRANÇOIS TÉTREAU

Les vicaires du préjugé

«La vie d'un homme est salie pour toujours
si on parle de lui dans un hebdomadaire.»

Nanni Moretti

La méthode forte

Pour commencer, une mise au point. J'avais songé à prendre la défense de la critique, ne serait-ce que pour m'amuser à relever çà et là de menues qualités, que les collaborateurs de ce numéro passeront probablement sous silence mais, en conscience, en ai-je le droit. Grave question.

En avons-nous le droit moral, je veux dire, quand les critiques eux-mêmes refusent de reconnaître le plus infime mérite à un auteur qui nous décrit par le menu les rouages de leur système d'oppression. Le bouquin de Robert Yergeau* n'était pas en librairie depuis quarante-huit heures que la presse déjà le descendait sans autre forme de procès, comme s'il avait fallu l'écartier au plus vite, oublier ça, faire en sorte qu'il disparût des vitrines, ainsi qu'un pamphlet anticlérical à l'époque de Maurice Duplessis.

N'employons pas le mot «médias». Les médias ne font rien. S'en prendre à eux revient à n'attaquer personne. Qui voudrait condamner la télévision, ou partir en guerre contre les ennemis de la télévision, sinon la ligue des songe-creux. Non, ce ne sont pas les médias qui assomment tout le monde, ce sont ceux qui les investissent pour y asseoir leur autorité durant quarante ans. N'ayons pas peur des mots, parlons des journalistes. Parlons des chiens, comme Mitterrand au lendemain du suicide de Bérégovoy: «L'honneur d'un homme livré aux chiens.» J'ignore si l'expression est toujours en vigueur, mais quand j'étais adolescent, les jeunes appelaient les flics, les

chiens. Médias animés par des flics, inquisiteurs au micro, pontifes à la salle des nouvelles. Il suffit de voir la presse. La junte journalistique s'intronise elle-même pour légitimer sa conduite et rehausser certaines valeurs en baisse, le consensus notamment, le compromis, ces gens-là s'y connaissent joliment en matière de complaisance. Voyons-les qui baisent les genoux de la reine et ceux de la fée Capitalisme, au nom de la démocratie ou du néo-libéralisme, ces deux vessies. Chez les «ayatollahs de la sécurité», on ne lésine pas sur l'emploi du mot «démocratie», prétexte commode à n'importe quel renforcement de l'ordre. Or. Démocratie = capitalisme. Néo-libéralisme = ultracapitalisme. Et capitalisme = culte de la réussite commerciale. Mais laissons à Pierre Falardeau le soin de vider ces questions, il le fait mieux que nous, et revenons au thème du jour.

À la réflexion, je n'en étais pas éloigné. Les critiques sont des journalistes affectés aux questions artistiques. Point. Ils remplissent le rôle de gendarmes dans le champ culturel. Certains pratiquent en uniforme, d'autres en civil, mais ils ont ensemble une même rage au ventre: la haine de la littérature et, plus encore, un innommable dégoût pour la vie de l'esprit, tout ce qui relève de la liberté d'opinion. Quoi qu'ils en disent. Ils estiment à l'unanimité que nous devons penser telle chose de tel phénomène, on ne revient pas là-dessus. Je ne vois donc pas qu'il faille leur témoigner plus d'égards qu'ils n'en accordent eux-mêmes aux objecteurs de conscience.

La méthode ecclésiastique

La nouvelle lubie, le nouveau tic des mandarins qui jugent dans le domaine de la littérature, du cinéma, du théâtre ou de la peinture, le reproche insigne que ces gens voudraient assassiner consiste à qualifier tel livre, tel film, ou tel tableau, d'œuvre précieuse ou maniérée — il y a quelques années, c'était le mot *gratuit* qui, à leurs yeux, stigmatisait sans appel. Demain ce sera un autre. Rien ne réglerait aujourd'hui le cas d'un artiste comme de le suspecter de maniérisme.

En somme, dès qu'un écrivain monte un peu la

barre, dès lors qu'il s'écarte un tantinet du fameux style journalistique, il tombe infailliblement dans la zone honteuse. L'autre jour, un jeune homme de vingt-cinq ans avait la perspicacité d'écrire que les dernières toiles de Soulages étaient «quand même un brin précieuses». Ainsi les chiots se font les dents. Ainsi on embrasse la logique selon laquelle quiconque se montre plus intelligent que moi ne saurait être qu'un poseur. Seuls ceux que je domine de ma superbe font de louables efforts pour se hisser jusqu'à ma condition. Et les gens qui ont le souci du travail bien fait ne seront jamais que des raseurs, des affectés, des précieux, en un mot des tapettes, comme on ne se gênait pas pour le dire encore hier.

Or, et c'est ici que l'histoire prend tout son sel, rien de plus ampoulé que les articles de ces faiseurs-là. Rien de moins naturel, rien de plus abscons. C'est tordu, tarabiscoté au possible, ça pullule d'inversions burlesques, de subjonctifs plus qu'imparfaits, ces loustics *posent des gestes* à qui mieux mieux, placent leur verbe à trente lignes de leur sujet et s'empourprent à la vue d'une virgule décalée. Alors quoi. Y aurait-il une bonne préciosité, et une autre qui serait détestable? Bien sûr que si. Il y a le maniérisme des critiques, qui est excellent, et le maniérisme des auteurs, celui-là fétide et répugnant. Pourtant. N'attend-on pas du moins paillard qu'il réforme sa conduite avant de nous servir son prêche sur les inconvenances du monde. Les journalistes qui salivent aujourd'hui au seul nom de Chimo, comme ils s'excitaient hier sur Djian, savent fort bien que le style de ces auteurs n'est que de la «simplicité affectée», ainsi que le soulignait Tocqueville en son temps.

Les Tartuffe rétorqueront que la valeur d'un texte, ou celle d'une pièce, est proportionnelle à sa faculté d'émouvoir. Ils admettront alors, de bien mauvaise grâce, que les écrits sont effectivement forgés de toutes pièces, mais que certaines manières passent mieux la rampe quand elles nous tirent des larmes. La belle affaire. L'heureux sophisme. A-t-on déjà vu un critique en larmes? Arrêtez votre char. Les journalistes considèrent les artistes comme jadis les curés voyaient les philosophes. Aussi simple que

cela. Soit comme des individus dangereux, capables de jeter leur système à terre. D'où leur méfiance à l'égard des réfractaires, d'où leur haine envers la dissidence.

La répression à laquelle se livre la junte journalistique à l'endroit des artistes d'un certain calibre vise essentiellement à défendre la position qu'occupent tous les informateurs vivant en intelligence avec l'ennemi. Les critiques et les journalistes prétendent être les pasteurs du bon peuple ou, pour moderniser l'expression, les «garants de l'opinion publique», tant que le peuple n'y verra que du feu, et aussi longtemps que cette *qualité*, ou condition, leur permettra de chapeauter le troupeau. Exactement comme faisaient les chanoines bien fourrés d'antan qui jouaient les flics en matière de morale, qui se présentaient comme des médiateurs providentiels entre le misérable et son député, et qui, *jetant des deux côtés la patte en même temps mettaient les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre*. Qu'un Pascal se pointe, leur affaire est foutue, le château de cartes s'effondre. Pourquoi il convient de tenir les indociles bien à distance et, surtout, le plus loin possible des lecteurs, du public, capables de joindre le camp des dissidents. Il importe donc de mettre ses ouailles en garde contre les libres penseurs: ne perdez pas votre temps avec ces artistes-là. Ce sont des précieux (entendre: esprits forts). Et les précieux, c'est pas comme nous, ça méprise le peuple. Ayez foi en la presse, votre âme sera sauvée.

Un rang. Une race.

Si on poursuivait l'analogie avec la gent sou-tanée, où n'irait-on pas. Les journalistes, à défaut d'être racés, appartiennent tous à la même race, et se comportent à l'avenant. Ils estiment que certaines *opinions* les regardant constituent des *délits*. Rien de moins. À les entendre, ceux qui mettent en doute la pureté de leurs intentions installent l'hérésie. Mais pourquoi. Parce qu'il en va de la pureté de leur sang. On ne plaisante pas avec ces choses-là. Faut voir comment ils traitent ceux qui, dans leurs rangs, ont l'audace, ou l'inconscience, de critiquer les irrégularités de leurs pratiques. L'ostracisme est total. Violent. Les

défroqués renient leur sang. Renier leur sang. Brrr. La pureté de leur sang. Le ton serait-il soudain un peu lourd? Il avait pourtant annoncé la couleur, ce pelé, ce galeux. Grave question, qu'il disait. Question morale en plus.

Note

* *À tout prix, les prix littéraires au Québec*, Triptyque, 1994.